

Les Voies du « genre ». Rapports de sexe et rôles sexuels (XVI^e-XVIII^e s.). Littératures classiques, n° 90, 2016. Sous la direction de FLORENCE LOTTERIE. Un vol. de 175 p.

Le numéro 90 de *Littératures classiques* est une passionnante exploration des « voies » ouvertes depuis une vingtaine d'années par les études de genre pour l'étude de la littérature des XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècles. Soulignant d'emblée ce que le concept de genre doit aux va-et-vient entre France et États-Unis, Florence Lotterie a à cœur de placer la réflexion sous le signe de l'échange et du mouvement. Il ne s'agira pas seulement de lire les textes d'Ancien Régime au prisme du concept de genre, de se livrer à une application, mais de se demander ce que ces textes ont fait et font encore au genre, là encore selon deux directions : tant en considérant la façon dont ils ont pu entériner la hiérarchie masculin / féminin et renforcer la « clôture identitaire » que celle dont ils ont eux-mêmes contribué à faire bouger les normes. Par là est posée très clairement, face à l'utilité du concept de genre pour étudier la littérature, la nécessité de la littérature (c'est-à-dire aussi de ce qu'on s'imagine être ou devoir être la littérature, de ses « mythologies ») pour penser le genre. Aussi importante que le dialogue avec les autres disciplines est la reconnaissance des moyens propres dont dispose la littérature pour construire et déconstruire le genre.

La première section explore les « objets et méthodes » à travers trois études de cas. Michèle Clément prend pour point de départ une « asymétrie critique » dans l'approche des textes littéraires, à la fois pour en justifier la nécessité (il faudrait, par exemple, privilégier aujourd'hui l'étude des femmes réelles à celle de la féminité, et, à l'inverse, cesser de raconter l'histoire des hommes de manière à envisager la virilité comme construction) et pour engager à penser en tant que telle cette asymétrie. Car celle-ci, à rester implicite, conduit à d'évidents appauvrissements : ainsi de la thèse d'une Louise Labé fictive (Mireille Huchon), dont le succès, inversement proportionnel à celle d'un Shakespeare fictif (Lamberto Tassinari), met au jour la torsion possible des outils du genre au service de l'antiféminisme. L'enchaînement avec l'article d'Érik Leborgne est intéressant car si celui-ci, rouvrant le beau dossier de l'humour de Mme de Villedieu, réalise une lecture qui célèbre la capacité du texte à déjouer un partage réducteur entre les « composantes féminines et masculines », c'est en affirmant cependant pouvoir presque se passer des outils du genre, ou plutôt en mobilisant un outil suspecté de « phallocentrisme » par les études de genre : la psychanalyse. Jean-Christophe Abramovici évalue quant à lui l'apport de la théorie *queer* à l'œuvre de Sade en se penchant sur l'ouvrage de William F. Edmiston (*Sade : queer theorist*, Oxford, Voltaire Foundation, 2013). S'il est incontestablement enrichissant, explique J.-C. Abramovici, d'observer comment le romancier « invente et prise des personnages » dont les corps, les pratiques et l'orientation sexuelles déjouent toute binarité, dessinant par là le passage de la figure du « sodomite » à celle de l'« homosexuel », le manque d'historicisation conduit néanmoins à des contresens : c'est une erreur de penser que Sade favorise ainsi l'émancipation d'un groupe laissé pour compte ; bien au contraire, sa défense d'un modèle minoritaire et élitiste exprime une haine de la civilisation et du progrès.

Dans la deuxième section du volume, intitulée « Sexuations de l'autorité littéraire », les trois articles analysent des scénarios organisant la possibilité ou l'impossibilité de reconnaître un genre à l'autorité intellectuelle. Louise Piguet montre que les détours par lesquels le discours hors-norme de Mme Guyon accède à la légitimation ne font que « tordre » la hiérarchie masculin / féminin sans jamais la « briser », les modèles de femmes assumant une parole de vérité que convoque la mystique étant soit tronqués, soit repoussés dans un imaginaire mélancolique, et les caractéristiques réputées féminines non véritablement revalorisées mais agrégées à un modèle masculin. Markus Wewel met ensuite en évidence la manière dont la critique sévignéenne a perpétué sans le remettre en cause et sans en déceler l'ambivalence l'éloge de La Bruyère sur l'excellence des femmes dans le genre épistolaire. Il invite en conséquence à dégager le corpus des lettres de M^{me} de Sévigné de sa seule définition « galante »

pour prendre en considération, par exemple, la relation du procès Fouquet, et, dans celle-ci, à observer comment l'épistolière utilise le « genre peu suspect » de l'anecdote pour faire une peinture critique du roi. Mélinna Caron, enfin, étudie la « mixité » des figures auctoriales dans la presse d'Ancien Régime, avant l'émergence d'un clivage entre presse masculine et presse féminine : quel que soit le genre du scripteur réel, le texte est souvent présenté comme adressé à une femme, ou comme écrit par une femme s'adressant à une autre femme, ce qui met en évidence l'articulation entre la logique promotionnelle et l'entérinement ou la subversion des clichés.

Dans la troisième section (« Identités, rôles, représentations »), les textes littéraires sont analysés dans leur capacité à représenter la construction de l'identité genrée sur la base de combinaisons ou de conflits entre différents rôles. La « question précieuse » apparaît ainsi avec Myriam Dufour-Maître comme une manière de refuser l'identité féminine programmée par la galanterie : en promouvant un type de relation « ardent » mais non sexuel, associé à une subjectivation féminine qui s'accomplit dans l'activité littéraire, la préciosité déjoue une définition de la femme comme objet légitime du désir sexuel et amoureux de l'homme. L'analyse du recueil des portraits d'Anne Marie Louise d'Orléans par Liselotte Steinbrügge montre quant à elle comment l'investissement d'une position d'écriture marginale et dénigrée, celle qu'induit le genre des portraits, peut autoriser non seulement l'expression d'insatisfactions et de revendications, mais aussi une inscription de soi « novatrice » en tant qu'auteur, avec la promotion de la sincérité, du détail et de la singularité. Marion de Lencquesaing suit en quelque sorte un trajet inverse dans son travail sur les « Vies » de sainte Jeanne de Chantal écrites entre le XVI^e et le XVIII^e siècle. On voit avec elle comment le paradigme du féminin exceptionnel peut être une manière de figer l'identité féminine pour mieux la contrôler : les innovations que connaît la figure de la « femme forte » (qui quitte le registre spectaculaire pour un registre plus intérieur) ne contribuant en cela qu'à un « étiquetage rassurant ». Pour finir, Henrik Schlieper invite à lire l'*Iphigénie* de Racine comme la représentation d'un conflit entre deux modèles de virilité : d'une part celle d'Agamemnon, qui ne parvient pas à concilier ses différentes positions de roi, d'homme privé et d'homme masculin, et dont les traits réputés féminins sont autant de faiblesses, et d'autre part celle d'Achille, le parfait héros galant.

Le volume se clôt par un entretien avec Marie-Frédérique Pellegrin sur Poullain de la Barre. Elle discute les objections formulées par Michèle Le Doeuff (*Le Sexe du savoir*, Paris, Aubier, 1998) pour montrer que le « dualisme » auquel se réfère le philosophe n'est ni étroit, ni surplombant, mais qu'il lui sert d'hypothèse efficace pour construire une définition de l'égalité entre hommes et femmes la plus complète possible. Et s'il établit une spécificité dans le rapport des femmes au savoir, ce n'est pas selon elle parce qu'il les réassigne à une nature, mais parce qu'il leur reconnaît un désir de savoir d'autant plus grand qu'il a été réprimé.

La lecture de ces contributions variées et dans l'ensemble très exigeantes est incontestablement stimulante : envisagés à travers les constructions genrées qu'ils proposent, imposent ou remettent en cause, les textes littéraires prennent un relief nouveau qui engage une salutaire historiographie critique. Cette impression d'une grande productivité des « voies du genre » contraste pourtant de manière frappante avec les déclarations des auteur.e.s, qui adoptent pour la plupart des positions prudentes voire déceptives face à leurs résultats : pour la plupart, ceux-ci et celles-ci non seulement laissent bien entendre que le repérage d'un trouble dans le genre n'est pas une fin en soi, mais aussi se montrent soucieux de freiner de trop hâtives interprétations en termes de subversion, d'émancipation ou de progrès. L. Piguet circonscrit à un « jeu [...] interstitiel » le champ des transgressions et des « renversements » guyoniens ; M. Caron souligne que le rire que cherche à provoquer la fiction d'un collectif de femmes réclamant une « gazette » qui serve leurs intérêts n'est pas nécessairement subversif ; M. de Lencquesaing précise que ce n'est qu'« à son corps défendant » que la figure de la sainte perturbe la définition des sexes ; J.-C. Abramovici fait bien apparaître que la promotion

de la marginalité peut être réactionnaire ; et M.-F. Pellegrin considère plus généralement les écueils d'une perspective téléologique sur la question de l'émancipation des femmes. Cette tendance est sans doute à rapporter en partie au scepticisme français que pointe M. Clément (et l'on s'étonne au passage de l'absence de mention d'Anne E. Berger, qui a particulièrement creusé cette question du complexe dialogue transatlantique sur le genre dans *Le Grand Théâtre du Genre. Identités, sexualités et féminisme en « Amérique »*, Paris, Belin, 2013), mais pas uniquement. É. Leborgne est en effet le seul à s'inquiéter explicitement de l'« intoxi[cation] » que pourraient provoquer les études de genre, et ne fait en cela que pousser à l'extrême l'effort de réflexivité imprimé par l'introduction. En ce sens, le volume vaut comme incitation à aller encore plus loin dans la « clarification » (M. Clément) des parti-pris et des effets d'empathie. Ne faut-il pas oser se demander à quels résultats on désire arriver en lisant les textes littéraires dans la perspective du genre : la formulation de griefs ? la réparation des injustices subies par les minorités ? l'appropriation par les femmes de modèles traditionnellement réservés aux hommes ? La complexification des définitions du féminin et du masculin ? La possibilité d'une mixité ? L'au-delà de la différence des sexes ? La promotion de l'égalité et/ou l'absence de distinction entre hommes et femmes ? La preuve que le sexe n'est qu'un produit du genre ? Cet éventail de positions hétérogènes et en partie contradictoires que présente le volume montre bien le travail qui reste à accomplir pour que l'« allégeance » réclamée par le genre comme outil (M. Clément) ne soit pas un obstacle à la réflexion, mais aussi, symétriquement, pour comprendre les moyens de description et d'action propres à la littérature, qui démultiplie cette « tension » absolument fondatrice dans les études de genre, entre « nécessités du “réel” et attention au symbolique ». Le besoin s'en fait ressentir à la lecture de l'article de M. Caron : dans quelle mesure peut-on s'émouvoir de la déchéance sociale et de la perte d'autonomie de figures purement fictives ? Ne faut-il pas plutôt creuser les paradoxes par lesquels un modèle *a priori* peu valorisant voire oppressant peut ménager un flottement émancipateur (comme on le voit avec les genres de la lettre et des portraits, par exemple) ? Le travail de M. Dufour-Maître est celui qui va le plus loin dans cette direction, considérant comment le roman de Michel de Pure, parce qu'il « exhibe son caractère de fiction régulatrice », laisse aux « lectrices et autrices » les voies d'une subjectivation critique. C'est à ces questionnements prometteurs que le volume fraye le passage.

SARAH NANCY